

j'ai beaucoup travaillé ici ; je compte de nombreux partisans, ce sera un véritable coup de foudre.

— Dieu le veuille, mon général, moi aussi je compte au triomphe.

— A la bonne heure, suivez bien ponctuellement mes recommandations, mon cher commandant, et répétez bien à nos amis qu'ils peuvent en tout et pour tout compter sur moi comme je compte sur eux.

— Je n'y manquerai pas, mon général.

— Allons, encore une poignée de main et bon voyage, mon cher commandant.

— Et à vous, bonne chance, mon général.

Ils se serrèrent la main et se séparèrent enfin.

Le général demeura un instant immobile sur le seuil du cabinet, écoutant machinalement s'éloigner les pas du commandant ; puis, lorsque le bruit cessa de se faire entendre, il rentra pensif dans le cabinet, et il se laissa tomber sur un divan en murmurant entre haut et bas :

— Maintenant il n'y a plus à hésiter, le sort en est jeté ! réussirai-je ?

Et après avoir laissé échapper ces quelques paroles, il s'absorba dans de profondes réflexions.

Une heure s'écoula ainsi, sans que le général fit un mouvement, ou seulement un geste, et peut-être serait-il demeuré longtemps ainsi, si l'huissier n'avait pas ouvert doucement la porte du cabinet.

— Pourquoi me dérangez-vous, Sébastian ? lui demanda-t-il en relevant brusquement la tête, mais sans colère.

— Mon général, le señor don Guilhem d'Azagra, Alcalde Mayor de la ville, attend le bon plaisir de Votre Excellence.

— Qu'il entre ; qu'il entre tout de suite ! s'écria le général, Il quitta vivement le divan et alla s'asseoir à sa table de travail.

Presque aussitôt don Guilhem d'Azagra fut introduit dans le cabinet.

C'était toujours le même homme, pâle, sévère, compassé ; il salua profondément et prit le siège que le général lui indiqua d'un geste, mais il garda le silence.

— Laissez-nous, Sébastian ; dit don Lope.

L'huissier sortit.

— Je vous attendais avec impatience, señor, reprit le général, avez-vous terminé les affaires que je vous avais recommandées ? Je sais que vous êtes actif, adroit et intelligent.

— Votre Excellence a une trop bonne opinion de mes mérites, répondit l'Alcalde d'une voix douce, je tâche, à force de dévouement, de suppléer à l'insuffisance de mes médiocres talents.

— Vous êtes beaucoup trop modeste, caballero ; voyons, qu'avez-vous fait ?

— J'ai autant que possible exécuté les ordres de Votre Excellence.

— Très bien ; voyons cela, mais procédons par ordre ; d'abord, l'Oiseau-de-Nuit ?

— Cet homme est un redoutable bandit, il a fait quelques incursions de ce côté, sans jamais s'approcher de la ville d'Urès ; chaque fois il était accompagné d'une vingtaine de guerriers Comanches, mais contrairement à ses habitudes il s'est abstenu de tous vols ou pilleries ; il a été admis dans deux ou trois haciendas de l'État de Chihuahua ; comme il n'a pas encore pénétré en Sonora, nous nous sommes bornés à le surveiller.

— Vous avez eu raison, et don Estevan de San Lucar ?

— Personne n'a pu me renseigner à son sujet ; ce doit être un faux nom, aucun homme ressemblant au signalement donné par Votre Excellence, n'a paru dans les environs de la ville.

— Humph ! prenez garde, cet homme est bien fin ; c'est un véritable protégé, nul ne possède à un aussi haut degré la science des transformations.

— Mes espions sont habiles et difficiles à tromper, Excellence.

— Enfin, attendons ! et les bandits que je vous ai signalés ?

— Les « Cortacaminos » ?

— Oui, je crois que tel est le nom qu'on leur donne ; qu'avez-vous appris sur le compte de ces audacieux bandits ?

— Pas grand'chose, Excellence, la nuit même où vous avez été assailli à l'improviste par quelques-uns d'entre eux, ils ont disparu après avoir incendié un Rancho appartenant à un pauvre diable de vaquero, qu'ils ont d'ailleurs généreusement indemnisé, en lui donnant cent onces d'or pour un misérable masuro qui ne valait pas cinquante piastres.

— Oui, fit le général en haussant les épaules, généreux comme des voleurs, nous connaissons le proverbe, ensuite ?

— On a suivi très difficilement leurs traces dans deux directions différentes, la première se dirigeait vers le Rio Grande del Norte, on l'a perdu dans l'Apacheria aux environs du Rio Pecos, non loin du « llano » de l'Estacado.

— Très bien ; et l'autre direction ?

— Celle-ci a été plus difficile à suivre, elle ne quittait pas le Mexique et à chaque instant la piste se mêlait et se confondait avec d'autres traces ; cependant on a réussi à la suivre jusque dans les montagnes du Nuevo-Leon, où elle a été définitivement perdue ; d'ailleurs peut-être n'aurait-il pas été prudent de se hasarder trop loin dans les montagnes.

— C'est juste ; quels renseignements avez-vous obtenu sur leur compte ?

— Aucun, Excellence ; leur Cuadrilla est admirablement organisée, mais ils s'entourent d'un mystère impénétrable ; on les suppose très nombreux, ils sont fort bien servis par leurs espions ; ils doivent avoir des puissantes ramifications dans d'autres États de la confédération ; ils inspirent une grande terreur aux hacendados et généralement à toute la classe riche ; quant aux pauvres, ils sont aimés et protégés par eux en toutes circonstances ; car ils ont grand soin de partager dans certaines limites avec eux, le produit des vols dont ils ont rendus les riches victimes.

— Oh ! oh ! c'est beaucoup plus grave que je ne le supposais ; est-ce tout ce que vous avez à me dire à propos de ces drôles ?

— Oui, Excellence ; seulement j'ai à vous remettre une lettre.

— De quelle part ?

— De celle du Chef suprême des « Cortacaminos, » Excellence.

— Hein ? que me dites-vous donc là, señor ? s'écria-t-il en faisant un bond de surprise sur son fauteuil.

— La vérité, Excellence ; voici la lettre, ajouta-t-il en retirant un grand pli carré et cacheté à la cire d'une poche de son vêtement.

— Vous avez fait arrêter sans doute le porteur de cette lettre ?

— Cela m'a été impossible, Excellence.

— Ah ! ah ! et pourquoi donc cela, s'il vous plaît ? dit le général en fronçant le sourcil.